

**« LE MONDE PAR MON SOUFFLE VIT »
(CONTRIBUTION À LA BIOGRAPHIE
D'ARIANE SKRIABINE)**

VLADIMIR KHAZAN

Toutes les études sur la participation des juifs à la lutte contre les nazis et les vichystes en France au cours de la Deuxième Guerre mondiale¹ mentionnent le nom d'Ariane-Sarah Skriabine-Knout-Fixman (Régine dans la clandestinité). La biographie de cette femme d'exception reste pourtant mal connue. « Le premier travail

-
1. Parmi les derniers travaux sur la question, il faut citer Rita Thalman, « Les Femmes juives étrangères dans la Résistance », in *Les Étrangères en France : exposition du Musée de la Résistance et de la Déportation*, Besançon : Musée de la Résistance et de la Déportation, 1992, p. 124-126 ; Daniel Catapic, Fichier des fusillés et massacrés de la Haute-Garonne [1995] ; notice biographique rédigée par M.-T. Cornman, fille d'Ariane Skriabine, in *Les Juifs dans la Résistance/Organisation de l'exposition et catalogue par Monique-Lise Cohen et Valérie Ermosilla*, Toulouse, Bibliothèque municipale, 1997, p. 56. L'intérêt pour cette page héroïque et tragique, que partagent l'histoire de France et l'histoire des Juifs, ne va pas, malheureusement, sans erreurs et malentendus. La revue *Le Monde juif* (1994, N° 152, sept.-déc., p. 271), par exemple, légende ainsi un cliché où figurent Dovid Knout et sa sœur Emma : « David et Ariane Knout. »

qui lui fut consacré est, à notre connaissance, l'étude courte, mais dense et précise, d'Hélène Menegaldo². »

Russe par sa nationalité, héroïne de la Résistance juive et française, Ariane Skriabine est née en Italie, dans le village de Bogliasco. C'est là que son père, le grand compositeur russe A.N. Skriabine, sans avoir pu dissoudre officiellement son premier mariage (sa première femme, V.I. Issanovitch, refusait le divorce), s'était retiré avec sa nouvelle compagne, T.F. Schlœzer³. Le couple s'était installé dans une maison assez quelconque, située au bord de la voie ferrée, et occupait trois pièces de l'étage supérieur. Le compositeur, qui avait trouvé dans le café voisin un piano désaccordé, commença à travailler au *Poème de l'extase*. C'est dans ces harmonies extatiques que naquit, le 13 (26 ancien style) octobre 1905, une petite fille que ses parents prénommèrent Ariane⁴.

Des années plus tard, A. Skriabine publiera un recueil de poésies dont l'une s'appellera *le Poème de Skriabine*. Op. 32, n° 2. L'imagination poétique d'Ariane traduit ainsi les harmonies musicales de son père :

Vois ! Chaque atome aspire les vapeurs
Du vent de nuit. Laissant choir une plainte,

2. Cf. H. Menegaldo, « Ariane Scriabine (1906-1944), héroïne de la Résistance française à Toulouse », *Slavica occitania*, 7, 1998, Toulouse, p. 173-176.
3. Tatiana Fedorovna Schlœzer (1883-1922), pianiste, nièce de l'éminent professeur de musique P. Ju. Schlœzer, qui avait été l'élève de F. Liszt ; belge par sa mère (voir sur ses racines juives : Jaakov Soroher, « Govorjat est' takaja strana... (Joël Engel) » [On dit qu'il existe un pays... (Joël Engel)], *Evrei v kul'ture Russkogo Zarubež'ja : Sbornik statej, publikacij, memuarov i esse. 1919-1939* [Les Juifs dans la culture de la Russie hors-frontière : articles, matériaux, mémoires et essais. 1919-1939], vol. 2, Jérusalem, 1993, p. 390-391). Son union avec Skriabine resta donc non officialisée. Les trois enfants qu'elle en eut (Ariane, Marina, et Julien) ne reçurent le nom de leur père qu'après la mort de celui-ci, par disposition testamentaire spéciale et par la grâce de l'empereur.
4. A.N. Skriabine écrivait pendant ces jours-là dans une lettre privée : « Je ne vous écris que quelques mots pour vous informer d'un heureux événement. Notre état de tension a pris fin et le monde s'est enrichi d'un être magnifique aux yeux noirs. La petite est mignonne et bien portante. Tania [T.F. Schlœzer] ne se sent pas mal, même si elle est faible et épuisée par ses souffrances » (A. Skriabine, *Lettres*, Moscou, 1965, p. 398) ; cf. dans l'article de G. Svet « Sud'ba detej i vnukov Skrjabinina [Le Destin des enfants et des petits-enfants de Skriabine] » (*Novoe russkoe slovo*, 1961, 22 juillet) : « Ariane est née en Italie près de Gênes, à une période où Skriabine écrivait son *Poème de l'extase*. Ariane hérita de son père son caractère exalté. Elle savait consentir les plus durs sacrifices au nom de ses idéaux. À l'exemple de son génial père en musique, elle ne connaissait pas les compromis. »

Un bouton sanglant vers le sol s'incline
Saturé d'une languide senteur.

La course inaudible du ruisseau sur le mont
S'enivre d'un parfum de volupté nocive :
Elle élargit le cœur. Et l'esprit s'énamoure
D'une agate de gemme accrochée sur un tronc.

L'esprit alors exulte.
Il sait que le son se fait chair :
Sauf eux deux, rien n'existe !

Ne t'approche pas, ne me touche pas !
Toi aussi de Dieu tu dépends.
Tu es corps. Je suis le Seigneur⁵.

Dès l'enfance, et de manière plus nette encore par la suite, la « libellule » (tel était le nom affectueux donné à Ariane) hérita la beauté, l'intelligence et le charme de sa mère, qui joua dans la vie du compositeur un rôle spirituel immense. « J'admire la grandeur du sentiment que tu donnes à *l'homme qui est en moi* — écrivait Skriabine. — Tu crois en lui ! *Il* est grand, *lui*, même s'il m'arrive à moi d'être bien pauvre, bien petit, bien faible et las. Mais tu me pardonnes tout cela parce qu'*Il* vit en moi. Je ne suis pas encore *Lui*, mais je *Le* deviendrai bientôt ! Patiente encore un peu et, surtout, crois en moi ! Il s'identifiera à moi. Je travaille, déjà je suis plus fort. Mais aide-moi aussi. Sois forte ! »

Forte, Tatiana Fedorovna fut bien forcée de l'être, face à la chaîne ininterrompue de malheurs qui la frappaient. Alors qu'il regagnait Moscou, après un concert donné à Saint-Petersbourg, Skriabine égratigna sur son visage un petit bouton. Celui-ci s'infecta gravement, déclenchant une septicémie généralisée à laquelle il succomba le 14 avril 1915. Tatiana Schlœzer perdait plus qu'un mari : Skriabine était tout pour elle — son appui dans la vie, son ami, l'homme qu'elle adorait, son idéal moral et esthétique. Bien qu'elle fût entourée de ses enfants et de ses amis, elle vivait douloureusement sa solitude, et souffrait du choc nerveux provoqué par la disparition de son mari. Une nouvelle tragédie éclata quatre ans plus tard. Fuyant la famine, elle était partie en janvier 1919 avec ses enfants dans le midi, et s'était installée à Kiev, où l'on pouvait encore, à cette époque-là, se nourrir (elle y fut rejointe par

5. Ariadna Skriabina, *Stixi* [Vers], Paris, 1924, p. 24. Poésie traduite en français par Jean-Claude Lanne.

le frère de Tatiana Fedorovna, le célèbre critique musical Boris de Schlœzer⁶ et leur mère). Ce n'était pas son premier séjour à Kiev, où elle était couramment invitée par la famille Balakhovski⁷, installée dans une grande maison de la rue Trekhsviatitelskaïa, non loin de l'église Saint-André, sur la rive du Dniepr. Mais, en cette terrible année 1919, se produisit l'irréparable : le 22 (ou 23) juin, au cours d'une baignade dans le Dniepr, Julien, le frère cadet d'Ariane, se noya. Pianiste et déjà compositeur de talent (il avait écrit, enfant, deux grand préludes pour piano), Julien était l'élève du célèbre professeur de musique N.L. Slonimski⁸. R.M. Glier, qui dirigeait alors le conservatoire de Kiev, lui promettait un grand avenir⁹.

Ariane était accoutumée dès l'enfance à rencontrer chez elle des personnalités remarquables. Après la mort du compositeur, ses amis n'abandonnèrent pas la veuve, qui souffrait d'insomnies tenaces et épuisantes. Afin d'alléger la solitude nocturne de Tatiana, et la protéger contre le désespoir et les souffrances morales, ses

6. Boris Fedorovič Šlecer [Boris de Schlœzer] (1881-1969), critique littéraire et musical, musicologue, philosophe, écrivain, traducteur. Les liens entre Schlœzer et Ariane Skriabine n'étaient pas uniquement ceux de la parenté, mais aussi ceux de l'amitié, et aussi professionnels et artistiques. Après la mort de Skriabine, Schlœzer consacra à l'étude et à la diffusion de son œuvre beaucoup de temps et d'énergie ; cf. à ce sujet sa monographie *Skrjabin. Hudožnik i muzyka* [Skriabine. L'artiste et la musique] (Berlin, 1923, t. 1) ; le 2^e tome resta longtemps inédit, jusqu'à sa publication en français en 1975 à Paris, et en 1987, en anglais, à Berkeley (trad. de Nikolaj Slonimskij, article et introduction par Marina Skriabina) ; cf. aussi les notices sur les cours de Schlœzer (période de l'émigration), dans lesquels d'une manière ou d'une autre figurent le nom et l'œuvre de Skriabine (par ex. : « Les courants de la musique russe contemporaine », 20 mars 1923) ou le cours qui précéda le concert dédié au dixième anniversaire de la mort du compositeur (27 avril 1925) (cf. : *Poslednie novosti* [Les Dernières nouvelles] des 27 mars 1923 et 28 avril 1925).
7. Daniil Grigor'evič Balaxovskij [Daniil Balakhovski] (1862-1931), gros industriel du sucre et représentant du consulat français en Ukraine ; sa femme, Sof'ja Isaakovna Balaxovskaja (née Schwarzman, 1862-1941), musicienne, était la sœur du philosophe Léon Chestov.
8. Evgenij Švarc [Schwarz], « Živu bespokojno... [Ma vie inquiète...] », in *Iz dnevnikov* [Extraits de mon journal intime], Leningrad, 1990, p. 576 ; cf. aussi N. Baranova-Šestova, *Žizn' L'va Šestova. Po perepiske i vospominanijam sovremennikov* [La Vie de Léon Chestov. D'après la correspondance et les souvenirs des contemporains], I. I, Paris, 1983, p. 160-163.
9. Julien se noya alors que T.F. Schlœzer n'était pas à Kiev, mais avait dû se rendre à Moscou ; cf. l'affirmation erronée de G. Svet indiquant que l'enfant se serait noyé sous ses yeux (Geršon Svet, « Sud'ba detej i vnukov Skrijabina [Le Sort des enfants et des petits enfants de Skriabine] », art. cit.)

amis résolurent d'organiser des tours de veille. La maison de Tatiana Schlœzer reçut ainsi plusieurs visites nocturnes de Konstantin Balmont et, parmi les musiciens, celles du chef d'orchestre S. Koussevitski, qui était un vieil ami de Skriabine et son fervent admirateur. Parmi celles qui partagèrent avec Tatiana Fedorovna ces épuisantes nuits de veille, on trouve aussi Marina Tsvetaeva¹⁰. « J'ai été son amie pendant deux années — l'unique amitié féminine qu'elle ait eu dans sa vie. C'était une amitié austère : toute en action et en conversation, une amitié d'homme, détachée de la douceur des choses terrestres¹¹ » — écrivait Tsvetaeva à Pasternak, le 29 juin 1922, en évoquant leur rencontre à l'enterrement de Tatiana, qui était décédée en avril 1922. Ariane Skriabine était vraisemblablement aussi l'amie de la fille de la poétesse Ariane Efron¹².

Après la mort de Tatiana Schlœzer, sa fille cadette, Marina, fut envoyée à l'étranger chez des parents belges, alors qu'Ariane, ainsi que Boris de Schlœzer et leur grand-mère, se retrouvèrent à Paris (où Marina vint les rejoindre en 1927). On sait toujours peu de choses sur les premières années d'émigration d'Ariane Skriabine. Les maigres données biographiques disponibles permettent de dire que, grâce au soutien matériel de sa grand-mère, elle put se plonger dans une vie créative, accordée à ses intérêts littéraires et musicaux. C'est vraisemblablement en 1923 qu'elle rejoignit le groupe

10. S. El'nickaja, se fondant sur l'analyse de la dernière poésie du cycle *Bessonica! Drug moj!* [Insomnie, mon amie!] de Marina Tsvetaeva, indique que la parenté spirituelle de ces deux femmes s'accompagnait d'une grande intimité; cf. Svetlana El'nickaja, « Dve "Bessonicy" Mariny Cvetaevoy [Les Deux "Insomnies" de Marina Tsvetaeva] » in *Stoletie Cvetaevoy. Materialy simpoziuma* [Le Centenaire de Tsvetaeva. Matériaux du symposium], Berkeley, 1994, p. 91-110.

11. Marina Cvetaeva, *Sobr. soč. v 7 t.* [Œuvres complètes en 7 vol.], Moscou, 1995, p. 223.

12. Cf. : Ariadna Efron, *Strannicy vospominanij* [Pages de souvenirs], Paris, 1979, p. 69-70. Alors qu'elle était déjà en émigration, M. Cvetaeva écrit dans une lettre à O.E. Kolbasina-Černova (27 avril 1925), qui était alors mariée à V.M. Černov, l'un des chefs du parti S.R. : « Ne verrez-vous pas Ariane Skriabine (épouse Lazarus) ? Elle m'a envoyé récemment le faire-part de naissance de sa fille (3 fév[rier], soit deux jours après Georges) et un tricot rose pour lui (en chuchotant : « en laine ! »). Nous voilà maintenant à égalité — elle, en 1922, fillette (de 16 a[ns]), et moi, la même qu'aujourd'hui. J'ai un fils, elle a une fille. Les âges sont effacés » (Marina Cvetaeva, *op. cit.*, t. 6, p. 739) ; elle mentionne encore une fois ce « tricot de laine » dans une autre lettre à la même, écrite le 10 mai 1925 (*ibid.*, p. 743).

de poètes et de peintres *Tcherez* ¹³. À vrai dire, l'absence de renseignement précis sur ce groupe, de même que sur les débuts de la jeune littérature d'émigration, ne permet pas de nous faire une idée précise sur les activités d'Ariane Skriabine au cours de ces années-là. Une chose est sûre : c'est l'époque où elle noue des relations dans le cercle des jeunes écrivains russes émigrés¹⁴ qui, des années plus tard, la conduiront à son idylle avec le poète juif russe Dovid Knout, qu'elle épousera, et à sa conversion au judaïsme. Mais cela ne se devait se produire que plus tard, au milieu des années trente.

L'année 1924 vit les débuts d'Ariane en poésie : elle publie son premier et unique recueil de poésies, auquel elle ne voulut donner aucun titre et qu'elle appela simplement *Poésies* ¹⁵. En lisant les vers d'Ariane Skriabine, pétris d'émotion chrétienne, on a quelque peine à croire à son prosélytisme ultérieur et à l'imaginer, dix ans plus tard, en fervente sioniste révisionniste¹⁶. On a quelque difficulté à imaginer la fougue, la passion, le maximalisme intransigeant avec lesquels elle allait devenir l'adepte de Vladimir Jabotinsky. Des témoins relatent une scène étonnante : un jour, au milieu des années trente, dans un café de Paris, Ariane vit entrer Jabotinsky ; elle se leva immédiatement, figée dans un garde-à-vous impeccable, comme l'aurait fait n'importe quel membre du Bétar. Mais, je le répète, tout cela ne devait se réaliser que plus tard. Pour le moment, Ariane écrivait des vers, dont le détachement spirituel reflète un don indéniable :

13. Le groupe *Tcherez* naquit en 1923 comme expression d'un besoin de dialogue avec les écrivains français. Les principaux fondateurs étaient le poète B. Božnev et le célèbre critique littéraire K. Močul'skij. C'est précisément à propos du groupe *Tcherez* que la presse d'émigration des années vingt (*Poslednie novosti* [Les Dernières nouvelles], *Zveno* [Le Maillon], la revue artistique et littéraire *Udar* [Le Choc]), mentionna une fois le nom d'Ariane Skriabine : il s'agissait d'une information sur la soirée du 29 avril 1924, dédiée à B. Božnev (A. Skriabine est citée comme l'une des participants à la soirée).
14. Cf., par exemple, la lettre de V. Posener, l'un des membres du groupe *Tcherez*, à son ami L. Lunts (7 juillet 1923) : « Cher Léon Luntz, j'ai été interrompu par l'arrivée d'Ariane Skriabine et de Vera Choukhaeva... » (Lev Lunc, *Zaveščanie carja. Neopublikovannyj kinoscenarij. Rasskazy. Stat'i. Recenzii. Pis'ma. Nekrologi* [Le testament du tsar. Scénario inédit. Récits. Articles. Comptes rendus. Nécrologies], dir. et préface par Wolfgang Scliek, München, 1983, p. 152).
15. Cf. le compte rendu rédigé par G. Adamovič (signé G. A. in *Zveno* [Le Maillon], 1924, n° 56, 25 février, p. 2).
16. Le terme « révisionniste » renvoie à l'*Union mondiale des sionistes révisionnistes* créée par Vladimir Jabotinsky en 1925. (NdT)

Le monde par mon souffle vit.
 Quelle poussée de joie fortuite
 Dans mon âme qui ressuscite !
 Point d'autre fortune, je vis.

Sur ce gazon délicieux
 Je gis, étendard abattu.
 Au ciel, un soleil amoureux
 Sur mon regard est suspendu.

Que ce gazon et ce soleil
 Pour toujours de l'instant s'emplissent,
 Quand l'univers est en éveil
 Grâce à ma caresse complice¹⁷.

Ariane Skriabine emprunte aussi à l'Ancien Testament. Son poème *Le Fils de Nun* traduit, dirions-nous, une vision non juive de l'épisode biblique où le chef du peuple juif, Josué fils de Nun, pendant la bataille qu'il livrait aux rois coalisés des Amorhéens, arrêta le soleil au-dessus de Gabaon et la lune au-dessus de la plaine d'Ajalon (Jos 10 : 12-13). La tradition juive traite Josué comme une figure héroïque, comme un chef de guerre puissant et sage. Il est présenté en termes enthousiastes, triomphaux, dans la littérature ultérieure, créée par les juifs. Il en est ainsi, par exemple, dans le poème de S. Frug *La Nuit est proche, déjà ; noire, sombre comme la tombe* (du cycle des *Motifs bibliques*) :

Et il marcha... Les ennemis s'évanouissaient ;
 Docile, devant lui, fuyait l'ombre du soir ;
 La victoire d'en haut dardait sur lui ses rais,
 Et il vit s'embraser un jour nouveau de gloire.

Or Ariane Skriabine perçoit l'action de Josué — l'arrêt du soleil — comme un sacrilège inouï, comme une intrusion criminelle dans les lois immuables de la nature. Dans cette interprétation, Josué agit en état de transe, en proie à une sorte de folie paroxystique après laquelle, repentant, il reconnaît lui-même l'irréparable horreur de ce qu'il a commis. « Je le jure, quand viendra l'heure de répondre, / Je récuserai cette abomination ». Tels sont les derniers mots du poème.

Un an avant la publication de son recueil, en 1923, Ariane épousa un juif français, le compositeur Daniel Lazarus (1898-

17. Poésie traduite par Jean-Claude Lanne.

1964), qui dirigeait alors le théâtre du Vieux-Colombier¹⁸. Ils eurent deux filles : Tatiana-Myriam (1925) et Gilberte-Élisabeth (1926-1965), qui deviendra membre de l'organisation terroriste Lekhi (Combattants pour la liberté d'Israël).

Ariane ne sut pas cultiver ses dons extraordinaires. Excellente pianiste, elle se contenta d'être secrétaire de la Société de Musique. Poète de talent, elle ne publia qu'un mince plaquette. Prosateur, elle est l'auteur de nouvelles dont aucune ligne ne nous est parvenue, même de sa grande nouvelle *Léa Lifshitz*. On dirait qu'un sortilège l'empêcha d'épanouir et d'exprimer ses dons. La faute en incombe sans doute à son caractère terriblement intransigeant, incapable de composer avec le destin, surtout lorsqu'il s'agissait du destin artistique, estimant qu'il n'y avait pas de degrés entre le génie et la médiocrité et que, si elle n'était pas la première, c'était donc qu'elle était nulle.

L'épithète « médiocre » était, d'une manière générale, l'un des mots favoris de son vocabulaire, sans être non plus — et de loin — le plus féroce. Formée aux modèles les plus hauts de l'art, ayant grandi parmi eux, dans un cercle de personnes dont les noms formaient la gloire artistique de la Russie, baignant dès l'enfance dans les œuvres de son père comme dans son milieu naturel, elle fut incapable par la suite (aussi bien envers elle-même qu'envers les autres) d'abaisser le seuil de son exigence et de renoncer à ses jugements sans complaisance et parfois féroces. Ces jugements directs et tranchés se manifestèrent avec une intensité particulière quand, à l'un des tournants de sa vie, elle sentit naître en elle un principe national nouveau.

L'adhésion à la cause juive apparut chez elle, faut-il penser, non comme une idée abstraite, mais comme une passion irrépressible qui l'absorba tout entière. Beaucoup de témoignages, consignés dans les mémoires, signalent l'intransigeance farouche avec laquelle elle combattait la moindre manifestation d'antisémitisme. Elle entendit un jour quelqu'un soupçonner le poète G. Ivanov d'antisémitisme. Sa réaction fut immédiate¹⁹ : « Il faut l'écraser

18. Par la suite, dans les années 1936-1939, D. Lazarus fut directeur artistique de l'Opéra comique ; en 1946-1956, directeur des chœurs de l'Opéra de Paris ; à partir de 1956, professeur à l'École de chant.

19. I. Gal'perin (Halperin), « Ariadna Skriabina [Ariane Skriabine] », in *Zabytye (Dokumental'nye miniatjury iz oblasti istorii, iskusstva i nauki)* [Pages oubliées

comme une punaise, le coller au poteau ». A. Sedykh note de son côté : « Ariane ne connaissait pas les demi-mesures, elle ne savait pas s'arrêter à mi-chemin. Elle s'éprit de Dovid Knout, d'un juif donc, et épousa du même coup la cause des juifs. Comme tous les prosélytes, elle manifestait dans sa nouvelle foi une passion, et souvent une intolérance extraordinaires. Un jour Knout vient la voir à la rédaction des *Poslednie novosti* [Les Dernières nouvelles] : « On causait à bâtons rompus, lorsque quelqu'un, pour plaisanter, raconta une histoire juive. Ariane fut bouleversée. Elle éclata en sanglots. Dovid et moi nous employâmes longuement à l'apaiser, sans qu'elle puisse nous pardonner cette histoire juive »²⁰. E. Kirschner, qui connaissait bien Ariane, rapporte qu'en 1940, les Knout avaient invité à dîner l'écrivain Ju. Tuwim et sa femme Stéphanie, qui avaient fui la Pologne occupée. Au cours du repas, Stéphanie, qui était très belle, risqua un commentaire qui revenait à dire que les juifs n'avaient presque jamais un beau visage à cause de leur long nez. Indignée, Ariane, qui ne cherchait pas ses mots dans sa poche et disait tout haut ce qu'elle pensait, répliqua à Stéphanie qu'elle ne devait pas se laisser abuser par les visages des goyim qui, comme elle l'avait dit, ressemblaient généralement à un fessier²¹. Le piquant de la scène était que la chrétienne orthodoxe A. Skriabine défendait passionnément la beauté juive à l'encontre de la pure juive Stéphanie Tuwim, qui, dès lors, ne fut plus autorisée à franchir le seuil de leur appartement. Son mari, qui était témoin au mariage de Dovid et d'Ariane, prit part au repas de noces seul, sans son épouse.

Malgré, cependant, ce caractère abrupt, caustique et fantasque, Ariane gardait, inaltérable, ce que Goethe appelait *ewig Weibliche* (« l'éternel féminin »). Elle était de ces femmes dont la beauté ne peut être rapportée à quelque chose de séparé ou de précis — les yeux, les cheveux, les mains. Ariane, si l'on en croit ceux qui l'ont bien connue, possédait un charme auquel il était difficile de résister ou auquel, au moins, il était difficile d'échapper, et dont la source,

(Documents sur l'histoire, l'art et la science)], t. V, dir. A. Kotzer, Tel-Aviv, 1959, p. 56 (trad. de l'hébreu par mes soins — Vl. Kh.).

20. Andrej Sedyx (André Sedykh), *Dalekie, blizkie* [Loin de nous, près de nous], 2-e izd., N.Y., 1962, p. 263.

21. Eva Kiršner [Kirschner], « Vspominaja Dovid Knuta [Mes souvenirs sur Dovid Knout] », *Dovid Knut. Sobranie sočinenij v 2 t.* [Œuvres complètes en 2 vol.], t. 2, Jérusalem, 1998, p. 111.

comme il est de règle pour un véritable secret, restait cachée et mystérieuse. Je ne parle pas seulement de son charme physique, bien qu'elle fût aussi, à mon avis, une femme attirante. Je veux parler du lien qui unissait étroitement son corps et son esprit, lien qui est souvent la marque des femmes au destin tragique. Or, tragique, le destin d'Ariane Skriabine le fut, du fait de la nature et de l'histoire.

Nous ne savons pas précisément dans quelles circonstances elle fit la connaissance de D. Knout, qui allait devenir son troisième mari. Leur idylle semble avoir commencé à la fin de 1934, quand Ariane, mariée à l'écrivain français d'origine juive René Méjean, attendait son troisième enfant. La fille d'Ariane Skriabine, M. Degan, situe cette rencontre quelques années plus tôt, peu après le décès de la mère de Knout qui, écrit-elle, « ne survécut qu'un an » à son mari [i.e. le père de Knout²²]. Mais, si l'on considère que la rencontre entre Ariane et Knout aboutit presque immédiatement au divorce d'avec R. Méjean (divorce que celui-ci refusa jusqu'en 1940), celle-ci n'a sans doute pas pu se produire avant le début de l'automne 1934. Le fils d'Ariane et de R. Méjean, prénommé Élie, naquit le 28 juin 1935 et c'est à peu près à cette date qu'elle s'installa chez Knout avec ses trois enfants. Celui-ci, qui était connu comme poète dans la colonie des émigrés russes, devint, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, un rédacteur important du journal *Affirmation*, consacré à la cause des juifs. Le journal se proposait

22. Myriam Degan, « Blagotvornaja Žažda (otryvki iz romana) » [trad. du français Elena Tunickaja i Anatolij Kudrjavickij], in *Dialog : Literaturnyj al'manax*, vyp. 1, Rossiya-Izrail', 1996, p. 362. Il est cependant difficile de faire confiance à ce témoignage dans la mesure, comme il apparaît dans la lettre de Knout à Z. Šahovskaja [Chakhovskaïa] du 5 janvier 1933, ce n'est pas la mère qui survécut au père, mais le père qui survécut à la mère (cf. : « Ne vous fâchez pas contre moi : après mon retour de Bruxelles, mon père tomba gravement malade et mourut peu après [...] — ma mère est morte il y a deux ans... » (Z.A. Šahovskaja [Chakhovskaïa], *V poiskax Nabokova. Otrazhenija* [À la recherche de Nabokov. Reflets], Moscou, 1991, p. 165). Plus loin, Degan écrit que « le poète était alors « [c'est-à-dire à l'époque de leur rencontre — Vl. Kh.] marié à une femme belle et insouciant qui lui avait déjà donné un fils [*ibid.*]. Il est douteux que cette affirmation corresponde à la réalité : Knout et Ariane ne vécurent ensemble qu'après le divorce du poète, qui se produisit, visiblement, entre le 22 juin et le 5 août 1932 (cf. les lettres ainsi datées à la même Z. Šahovskaja : la première transmet les salutations de sa femme, pas la seconde ; au reste, c'est bien plus tôt que Knout s'était éloigné de sa femme : le recueil *Parižskie noči* [Les Nuits de Paris], qui était sorti au début de mars 1932, est dédié à Sofia Mironovna F., dont il était épris).

d'alerter l'opinion publique sur la menace d'extermination systématique pesant sur les juifs d'Europe. Russe orthodoxe, Ariane Skriabine, qui ressentait la communauté indissoluble de son destin avec celui du peuple juif, décida de se convertir au judaïsme (le *guiour* semble avoir été célébré dans la première moitié de mai 1940²³).

Les événements, dès lors, se précipitent. Les Allemands entrent dans Paris le 14 juin 1940. Les Knout, partis la veille, fuient vers le midi. Arrivés à Toulouse, ils s'y installent et mettent sur pied une organisation clandestine de lutte contre l'ennemi et leurs valets. À la fin de 1942, il devient clair que Dovid fait l'objet de filatures et qu'il doit fuir. Il quitte la ville dans les derniers jours de novembre et gagne la Suisse, où il demeurera jusqu'à la fin de la guerre. Ariane, fidèle à son caractère entier, reste à Toulouse pour continuer la lutte²⁴. Elle met au monde le 22 mai 1943 Iossi, le fils qu'elle a de Knout, qu'elle réussit à acheminer à son père, de l'autre côté de la frontière suisse. Elle est assassinée un an et deux mois plus tard, le 22 juillet 1944 — un mois avant la libération de Toulouse par les Allemands.

La fin d'Ariane fait l'objet de versions différentes. Sedykh rapporte qu'elle mourut à la frontière suisse, alors qu'elle acheminait son groupe²⁵. Les souvenirs de V. Sossinski affirment qu'elle fut

-
23. Mais un an auparavant, Zinaïda Gippius [Hippius], qui connaissait visiblement l'intention d'Ariane Skriabine de se convertir au judaïsme et qui, en chrétienne zélée, ne voyait pas cela sans quelque irritation antisémite, nota dans son journal (16 février 1939) : « Nous nous sommes promenés tard, nous avons rencontré Knout et sa déplaisante femme (ex-Skriabine). C'est déjà sa dixième. Elle s'est convertie à la juiverie [en russe : *židovstvo*, —NdT], parce que Knout est devenu non tant un poète qu'un Israélien conquérant. 'Son sang rejaillira sur nous et sur nos enfants' » (Zinaïda Gippius [Hippius], « *God vojny* (1939) [L'Année de la guerre (1939)] », in *Naše nasledie* [Notre héritage], 1993, n° 28, p. 36).
 24. Il faut rejeter comme contraire à la réalité l'allégation de Ju. Terapiano selon laquelle « Ariane Aleksandrovna tomba aux mains des Allemands et fut fusillée sur le champ, alors que Dovid Knout continuait à se battre... » (Jurij Terapiano, *Literaturnaja žizn' russkogo Pariža za polveka* [La Vie littéraire du Paris russe au cours du demi-siècle], Paris-New York, 1987, p. 226).
 25. A. Sedyx [Sedykh], *op. cit.*, p. 263 ; et aussi : John Glad, *Besedy v izgnanii : Russkoe literaturnoe zarubež'e* [Propos d'exil : La Russie littéraire hors-frontières], Moscou, 1991, p. 54. Cette version est admise et reprise par différents auteurs : parmi les plus récents, cf. : Marina Gorboff, *La Russie fantôme : l'Émigration russe de 1920 à 1950*, Lausanne, 1995, p. 191 ; Larisa Rešetnikova, dans son compte rendu du livre de Ljudmila Flām (*Viki. Knjaginja Obolenskaja*, Moscou, 199, paru dans *Novyj žurnal*, 1997, n° 208, p. 310). Le record des tenants du mythe sur la

abattue d'une rafale de « pistolet automatique FM lors d'un combat de rue avec les nazis²⁶ ». En fait, elle tomba avec deux de ses camarades de clandestinité dans une souricière montée dans son appartement, au 11, rue de la Pomme²⁷. C'est là que se déroula le drame sanglant qui fut reconstitué par la suite en détails par les témoins directs et indirects²⁸.

Le courage de cette femme fut reconnu par le gouvernement français. Elle reçut à titre posthume la Croix de guerre avec étoile d'argent et la médaille de la Résistance. Plus tard, la ville de Toulouse lui consacra non pas un « monument », comme l'affirment curieusement plusieurs auteurs², mais une plaque commémorative

mort d'Ariane Skriabine est détenu par le poète émigré de Prague Vadim Morkovin, qui la transforme dans ses souvenirs en Nataša Obolenskaja, qu'il prétend avoir connue alors qu'ils étaient lycéens à Moscou ; cf. « Vospominanija Vadima Morkovina (Publikacija D.V. Bazanovoj) [Souvenirs de Vadim Morkovin (Publiés par D.V. Bazanova)], *Russkaja literatura*, 1993, n° 1, p. 228.

26. Cf. « Rasskazyvaet Vladimir Sosnickij. Istorija odnogo kol'ca, ili Nesostojavšajasja duël' [Vladimir Sosnitski raconte. L'Histoire d'une bague, ou le duel manqué] », *Russkaja Mysl'* [La Pensée russe], 1990, n° 3855, 23 nov., p. 12.

27. Cf. l'information sur sa mort publiée dans la journal parisien *Russkij Patriot* [Le Patriote russe] : « La rédaction du *Patriote russe* a été informée, il y a seulement quelques jours, de la mort tragique d'Ariane Knout, épouse du poète D. Knout. L'officier Ariane Knout, qui assurait la liaison entre le district de la Montagne Noire et le centre toulousain de l'organisation armée, a été abattue à Toulouse, le 22 juin, dans son appartement, où la guettaient les miliciens. Celle qui avait combattu quatre années pour la libération de la France est morte trois semaines avant celle de Toulouse (*Russkij Patriot*, 1944, n° 6 (19), 2 décembre, p. 6). L'assassin d'Ariane fut arrêté après la guerre en Italie (cf. sur ce point dans le même journal : « Arrestation en Italie du milicien Mantel, qui avait attiré dans un guet-apens et assassiné à Toulouse le 22 juillet 1944 deux résistants, dont Sarah Knout » (*Russkie novosti*, 1945, n° 31, 14 décembre, p. 7).

28. Cf. l'article du journaliste israélien David Shalit « Knout Ariadny [Le Knout d'Ariane] » (*Haaretz*, 1995, 29 septembre, p. 38-40 [en hébreu]), qui, reprenant les propos d'une clandestine, Shulamit Ben-Meir, décrit cette scène (cf. la traduction russe dans *Dovid Knut*, op. cit., t. 2, Jérusalem, 1998, p. 253) ; cf. aussi un extrait du livre resté inédit de M. Degan *Blagotvornaja žažda* [Bienfaisante soif] (*Literaturnoe obozrenie*, 196, n° 2, p. 59-62, trad. du français de E. Tunickaja et A. Kudrjavickij) ; le heurt sanglant avec le milicien français au cours duquel périt Ariane Skriabine a été rapporté par l'un de ses participants : cf. Dominique Vieu, « Sarah Fixman et Thomas Bauer : morts pour la France », *La Dépêche du Midi*, jeudi 21 juil. 1994.

29. Cf. V.S. Varšavskij, *Nezamečennoe pokolenie* [La Génération inaperçue], N.Y., 1956, p. 353 ; V. Suxomlin, « Gitlerovcy v Pariže [Les hitlériens à Paris] », *Novyj mir*, 1965, n° 12, p. 122 ; N.N. Berberova, *Kursiv moj : Avtobiografija* [C'est moi qui souligne : autobiographie], Moscou, 1966, p. 319 ; Aleksandr Baxrax, *Po pamjati, po zapisjam : Literaturnye portrety* [Souvenirs et carnets : portraits littéraires], Paris, 1980, p. 133 ; R. Rajt-Kovaleva, *Čelovek iz Muzeja čeloveka*.

apposée sur la façade du 11, rue de la Pomme ; au cimetière Terre Cabade, sa tombe, sur laquelle sont gravés son prénom Sarah, adopté lors de sa conversion au judaïsme, et le nom de son mari, Fixman (Knout étant son pseudonyme littéraire), a été restaurée par la municipalité en 1999³⁰.

[Traduit du russe par Jean Breuillard. Les vers d'Ariane Skriabine sont traduits du russe par Jean-Claude Lanne]

*Hebrew University of Jerusalem,
Department of Slavic and Russian Studies*

Povest' o Borise Wilde [L'homme du Musée de l'homme. Histoire de Boris Wilde], Moscou, 1982, p. 190.

30. Nous remercions le professeur Roger Comtet de nous avoir aimablement communiqué ces informations, Vl. Kh.